

Fouriérisme, politique et chimères chez Gérard de Nerval

par

Jean Fornasiero

Pendant de longues années, nombreux furent les commentateurs qui décrivaient le poète des *Chimères* comme un doux rêveur, perdu dans le monde des illusions. Selon la tradition, ce poète-là, réfugié dans son art, se serait peu impliqué dans les grands mouvements politiques de son temps. La thèse de l'apolitisme de Nerval rendait un grand service même aux quelques critiques qui lui reconnaissaient « une vision du monde concernant les grands idéaux de la classe ouvrière », mais qui restaient perplexes devant son apparente désaffection pour la cause populaire. Jacques Dhaenens, par exemple, tout en signalant que Nerval « ne semble pas avoir été concerné par juin 1848 », se tire de la difficulté en souscrivant à l'hypothèse d'un divorce entre « l'attitude politique consciente » du poète et la puissance contestataire de son œuvre¹. Par conséquent – et même si l'on ne manqua pas de signaler les idées révolutionnaires du jeune poète – il était devenu habituel de constater chez l'écrivain mûr un changement d'optique provoqué par l'échec des idéaux de 1830, par les progrès de sa maladie et par une situation matérielle de plus en plus précaire. Blessé dans l'âme, Nerval serait donc revenu sur les enthousiasmes de sa jeunesse, choisissant de se retirer de l'arène politique pour se consacrer à sa survie, mais aussi à la production de ses grandes œuvres ou ses œuvres majeures. Il semblait alors avoir renoncé à suivre une ligne idéologique cohérente, car ses « vraies préoccupations se [situaient] hors du domaine de l'histoire ».²

S'il y a une part de vrai dans cette évaluation d'un élan politique brisé, en revanche, il devient de plus en plus difficile de défendre la thèse de l'indifférence du poète vis-à-vis des grands enjeux politiques des années 1840 et 1850. Comme le constatent des études récentes, qui se basent sur

la lecture chronologique et contextuelle de l'ensemble de l'œuvre nervalienne, on trouve partout chez Nerval des commentaires sur l'actualité et des prises de position peu ambiguës, qui se manifesteront jusque dans les derniers ouvrages du poète³. Aussi le grand renouveau qui caractérise le domaine des études nervaliennes depuis les années 1980 porte-t-il également ses effets sur tout ce qui touche à l'idéologie, et l'image un peu fade du doux Gérard, privé de sa dimension politique et contestataire, s'efface sous nos yeux.⁴

Pour ce qui concerne la politique proprement dite, c'est chez Paul Bénichou et Michel Carle que se trouvent les premières analyses systématiques de la question. Paul Bénichou consacre les pages 217-492 de *L'École du désenchantement* à une remarquable étude chronologique de l'œuvre nervalienne dans son ensemble, étude dans laquelle il atteste la persistance d'un idéal humanitaire chez le poète et fait cette constatation capitale à propos de ses opinions : « Il serait faux de croire qu'il a oublié ses débuts, et qu'ensuite il a vécu et écrit indifférent aux luttes des partis et à la vie publique » (p. 261). Michel Carle, dans *Du citoyen à l'artiste*, examine les premiers écrits politiques de Nerval, ce qui nous permet d'apprécier la vraie nature des engagements et des enthousiasmes de ses années de révolte. En plaçant divers aspects de l'œuvre nervalienne dans un contexte historique précis, ces chercheurs parviennent non seulement à mieux situer Nerval par rapport aux idéologies de son temps, mais aussi à résoudre quelques problèmes d'analyse politique particulièrement tenaces. Par exemple, Michel Carle soulève le problème posé par la méconnaissance du concept de nationalisme à l'époque romantique. Pour lui, « l'annexion de Nerval par la droite française », s'est faite « au mépris de l'histoire », car elle n'a pas tenu compte du fait que le nationalisme, « dans la toute première moitié du XIX^e siècle, [était] l'apanage exclusif de la gauche historique » (op. cit., xiv). Paul Bénichou (op. cit., pp. 412-413) refuse aussi cette lecture « droitière » de l'œuvre nervalienne et renvoie aux historiens libéraux pour l'explication des théories du poète sur le terroir et la race. La réfutation des thèses « droitières » de l'œuvre nervalienne s'étend de la critique barrésienne jusqu'à des études plus récentes.⁵

Il est vrai que la question politique a toujours été une source de gêne pour les nervaliens, en particulier pour ceux qui restaient attachés à l'image du jeune poète contestataire et qui craignaient de voir dans son comportement d'homme mûr des gestes de compromission. Monique Streiff-Moretti examine les raisons de cette gêne dans « Gérard de Nerval écrivain politique : les articles du *Carrousel* »⁶ et conclut que la collaboration de Nerval au *Carrousel*, instrument de propagande de Louis-Philippe

– collaboration longtemps perçue comme un reniement par la critique nervalienne⁷ –, « ne heurtait aucune conviction profonde de l'écrivain »⁸. Avant la mise au point de Streiff-Moretti, l'on cherchait le plus souvent à expliquer cette « faiblesse » passagère par un besoin pressant d'argent et à en minimiser l'importance. Bref, l'apolitisme nervalien permettait de passer sous silence un incident peu caractéristique et de peu de conséquence. Mais, d'une part, Nerval a certainement eu des relations avec le gouvernement de Louis-Philippe, fait que renforcent deux lettres découvertes par Claude Pichois (*EC* 3, pp. 1487-1490) ; et d'autre part, l'on pouvait, à cette époque, faire partie du courant progressiste de l'opinion, tout en soutenant le gouvernement en place – ce qui était le cas pour de nombreux socialistes, partisans de la fusion des classes et de la solution pacifique – non pas révolutionnaire, ni même politique – des problèmes sociaux⁹. Avant 1848, il était possible de concilier insatisfaction politique, désir de paix sociale et socialisme, et d'élaborer une pensée politique progressiste où ne dominaient « ni révolution ni réaction ».¹⁰ Les lectures politiques de Bénichou, Carle et autres le confirment. En démontrant l'unité idéologique de l'œuvre et la présence constante chez Nerval d'une pensée progressiste, ces chercheurs récusent donc avec fermeté la thèse de l'apolitisme, comme l'a déjà fait Ellie E. Nower dans sa thèse, « *The Artist as politician : the relationship between the art and the politics of French Romantic Figures* », Ann Arbor, Michigan, Xerox University Microfilms, 1975 [PhD, Berkeley, Calif.]. Dans le chapitre V, pp. 203-236, où l'on trouve une analyse détaillée des faits et gestes politiques de Nerval, Mme Nower conclut que celui-ci n'a jamais renoncé à ses « idées radicales » (p. 225). Sa thèse s'aligne d'ailleurs sur la version des faits prônée par Francis Dumont. Ce critique, qui voit chez Nerval une ligne politique constante, est l'auteur d'une étude qui explore le lien entre le passé bousingot du poète et son attitude d'opposant (*Nerval et les Bousingots*, Paris, La Table Ronde, 1958). Dans *Les petits romantiques français* (Paris, Cahiers du Sud, 1949, p.161), il constate que « l'unité fondamentale de l'œuvre de Nerval exige (...) qu'on reconnaisse toute la signification de ses années de révolte ». Bref, Bénichou et Carle rejoignent une lignée critique qui récuse les thèses de la trahison ou de l'incompétence, et renoue avec l'écrivain auquel certains de ses contemporains prêtaient « des opinions politiques tranchées ».¹¹

Néanmoins, si les progrès sont importants, tous les problèmes touchant aux opinions politiques de Nerval n'en ont pas été réglés pour autant. Bien que Bénichou et Carle s'accordent dans leur attribution au poète d'une sensibilité politique qualifiée d'« humanitaire »,¹² et dans la filiation qu'ils

discernent entre les étapes de la pensée politique nervalienne, ils se séparent sur un point essentiel. Bénichou refuse de prêter au poète « une doctrine ou un credo trop arrêtés » (*L'Ecole du désenchantement*, p. 375), tandis que Carle estime qu'il faut accorder une plus grande place à Leroux et aux fouriéristes dans l'analyse de la pensée politique nervalienne (op. cit., p. 191). Même si l'un et l'autre acceptent implicitement la déclaration de 1849, selon laquelle Nerval aurait des convictions, même socialistes (*CEC I*, p. 1430), Bénichou insiste à plusieurs reprises sur l'incompatibilité entre cet esprit libre et les exigences de la vie militante (op. cit., pp. 262, 359, 375). Or, si ce jugement constitue une réaction fort compréhensible par rapport au trop-plein de croyances que l'on attribuait autrefois à Nerval (op. cit., p. 375), il ne tient pas compte de tous les indices qui indiquent un lien privilégié avec le fouriérisme – doctrine que l'on évoque souvent à propos de Nerval.¹³ L'on ne saurait dire non plus pourquoi l'attachement du poète à un courant particulier du mouvement « humanitaire » serait le signe d'une croyance mystique, inspirée par « la seule lecture de vieux grimoires ». Si cette expression, qui est de Jean Gaulmier (op. cit., p. 11), sert surtout à nier que les images des Chimères s'inspirent des lectures occultistes de Nerval, il nous paraît bien à propos de l'employer ici, puisque Gaulmier s'en sert aussi pour mettre en valeur les sources d'inspiration que Nerval trouve dans la vie réelle. Le fait d'avoir fréquenté un groupe de militants dont on reproduit parfois le discours, les préoccupations politiques et la vision du monde, n'implique ni une croyance aveugle, ni une adhésion à tous les articles de leur foi, ni une activité de propagandiste ; en revanche, il peut signaler tout simplement une fidélité aux rêves partagés avec des amis « autrement persuasifs que les vieux livres poudreux » (ibid., p. 149).

Aussi, l'hypothèse d'une rencontre de Nerval avec le groupe fouriériste, groupe dont les théories harmoniennes trouvaient un écho dans sa propre sensibilité et où il comptait des amis fidèles¹⁴, pourrait-elle révéler le contexte dans lequel fut nourrie et entretenue la pensée politique nervalienne, tout en développant les vues exprimées dans les études de Carle et Bénichou. L'examen approfondi de cette hypothèse s'impose d'autant plus que les commentateurs qui reviennent ces derniers temps sur les questions idéologiques s'achoppent justement au même problème que leurs prédécesseurs.¹⁵ C'est donc cette approche qui offre la possibilité non seulement d'identifier avec précision la pensée « humanitaire » de Nerval, mais aussi de vérifier s'il s'est effectivement « occupé » de politique et de socialisme, comme il le proclame.

A vrai dire, les liens entre Nerval et l'idéologie fouriériste ont déjà fait l'objet de quelques observations concernant différents ouvrages du poète, de sorte qu'il est assez courant de signaler que les théories de Fourier font partie des nombreuses doctrines auxquelles Nerval a prêté un certain intérêt.¹⁶ Cependant, il n'a guère été question d'attribuer à la doctrine phalanstérienne une place d'honneur parmi les systèmes qui ont façonné la pensée nervalienne. Si l'on admet la possibilité d'un engouement pour le fouriérisme, les dates ne concordent pas vraiment – à partir de 1832, selon Jean Gaulmier¹⁷ ; de 1845 à 1850, pour Jean Richer,¹⁸ ce qui correspond d'ailleurs à l'époque où Nerval publia dans *La Phalange* la nouvelle « Isis » (déc. 1845, 2^e semestre, t. II). Et pourtant, les dates qui correspondent aux contacts et aux amitiés de Nerval avec divers membres de l'École sociétaire, que nous avons déjà eu l'occasion de constater,¹⁹ et qui vont de l'époque du Petit Cénacle jusqu'à 1853, semblent bien étayer l'hypothèse d'une convergence de vues, réelle et profonde, qui serait synchronique avec la majeure partie de la production nervalienne.²⁰ Aussi les éléments sont-ils réunis pour voir dans le fouriérisme le lieu privilégié de la rencontre de Nerval avec la pensée « humanitaire » de son temps, ainsi que la doctrine progressiste qui l'aide à concilier les idéaux tumultueux de sa jeunesse et les visions d'harmonie de sa maturité. Sans pour autant prêter à l'artiste qu'était Nerval un rôle de propagandiste ni une activité militante proprement dite, ce serait rendre cohérentes la ligne de conduite et même les « chimères »²¹ qu'a volontairement choisies ce « tempérament spontanément communautaire et harmonien »²² – plus cohérentes encore que ne serait la thèse d'une vague sympathie de gauche sans point d'ancrage ni idéaux partagés. Il ne reste plus qu'à le démontrer en étudiant ces ouvrages qui portent, plus que d'autres, l'empreinte de l'idéologie et du langage fouriéristes.

Puisque nos premières études font valoir une concordance de vues entre Nerval et l'École sociétaire pour la période où le poète affichait assez ouvertement ses idées politiques, ce sont tout de même les œuvres majeures qui offrent le champ de recherches le moins exploré en ce qui concerne les questions idéologiques et, sur ce point, nous rejoignons donc Michel Carle qui propose de déceler précisément dans ces œuvres-là la trace des thèses de Fourier. Ce sont les œuvres denses et poétiques des années 1850 qui ont le plus fortement résisté à des tentatives de lecture politique, car, souvent appréciées en mesure justement de leurs qualités hermétiques, elles semblent offrir l'exemple même d'un refus radical du monde réel.²³ Cependant, c'est par le fait même que ces textes ont été élaborés au cours de plusieurs années, et repris dans différents ouvrages,

qu'ils offrent les meilleurs exemples de la continuité de l'inspiration nervalienne. Ils représentent à la fois le résumé et le summum de toute une vie vouée à la création. Les ouvrages que nous proposons d'examiner – *Les Illuminés* et *Les Chimères*, parus tous deux vers la fin de la vie de Nerval – illustrent parfaitement ce fait. D'abord, les portraits qui composent *Les Illuminés*, publiés ensemble pour la première fois en 1852, mais rédigés à différentes époques, nous permettent de saisir la nature et la permanence de certaines préoccupations politiques chez Nerval, pour ensuite les situer dans une lutte idéologique du Second Empire dans laquelle l'auteur prend clairement parti et où les fouriéristes figurent au premier plan. Bref, l'examen des *Illuminés* et du contexte d'où ils émergent rappelle l'existence du polémiste qui survit encore en Nerval en 1852 et qui tient encore à « s'occuper » de socialisme. Ensuite, l'étude du vocabulaire des *Chimères*, recueil publié sous ce titre en 1854, mais composé de poèmes dont les origines remontent à 1841,²⁴ offre la possibilité d'appréhender la pensée nervalienne dans ce qu'elle a de constant et sous sa forme la plus condensée ; dans cet ensemble, bâti sur des croyances de toute une vie d'homme et d'artiste, la terminologie propre à l'École fouriériste aide le poète à formuler ses analyses d'un monde qui l'opprime, ainsi que ses idéaux de bonheur les plus intimes ou secrets. Ce sont donc ces deux ouvrages qui nous offrent les moyens de déceler chez Nerval une pensée et un discours qui rappellent ceux de ses camarades de toujours.²⁵

En fait, pour des motifs professionnels qu'il souligne lui-même ou en raison du ridicule qui s'attachait à certaines théories du bonheur et à ceux qui les prêchaient, Nerval ne manifeste pas toujours explicitement l'intérêt qu'il porte au socialisme en général et au fouriérisme en particulier²⁶. *Les Illuminés*, tout en illustrant ce dilemme, montrent en filigrane les moyens employés par l'écrivain pour le résoudre et pour se situer par rapport à la pensée des « Païens de la République » dont il brosse le portrait. D'abord, ces portraits d'excentriques relèvent indiscutablement du domaine des curiosités ; il est peu surprenant alors que l'auteur prenne ses distances par rapport aux illuminés dont l'œuvre constitue « une nourriture indigeste et malsaine » (*CEC* 2, p. 886). Cela dit, il ne renonce nullement à tirer quelque chose de « raisonnable » de ces « folies » (loc. cit.) ; en qualifiant les illuminés de « précurseurs du socialisme » dans le sous-titre de son ouvrage, il révèle son intention de faire une analyse discrète de la place qui revient, dans l'histoire des idées, aux doctrines illuministes et à ceux qui les professent – intention que lui reconnaissent pleinement ceux qui ont tenté, à sa suite, d'explorer les origines du socialisme.²⁷ Bref, même si Nerval n'avait pas réalisé cette intention telle qu'il l'avait d'abord formulée

– en écrivant « un ouvrage plus considérable avec d'autres biographies » (lettre du 31 juillet 1853, *ŒC* 3, p. 807), dont celles de Leroux, de Considerant et de Proudhon, qui subsistent sous forme de notes (« Les Prophètes rouges », *ŒC* 1, pp. 1271-1275) – il n'a pas pour autant renoncé à ce « faux titre très réel » (*ŒC* 3, p. 807) qui établissait la filiation, capitale à ses yeux, entre la tradition illuministe et les penseurs socialistes contemporains. Aussi *Les Illuminés* sont-ils restés à jamais marqués par cette volonté à demi exprimée par leur auteur de « s'occuper » de politique et de socialisme – et non pas de façon complètement théorique, comme le démontrent certaines déclarations intégrées au texte, ainsi que les circonstances dans lesquelles celui-ci fut élaboré.

D'abord, il est intéressant de noter que, malgré les mises en garde de l'auteur, cet ouvrage constitue une tentative explicite pour se solidariser avec ceux qu'il présente comme des prophètes méconnus et bafoués. Dans la préface des *Illuminés*, écrite, comme nous le rappelle si pertinemment Paul Bénichou, « entre le coup d'Etat et la proclamation de l'Empire », moment grave où les déclarations de soutien pour les opposants ne sont guère de mise (op. cit., p. 274), Nerval tient à montrer sa sympathie pour les socialistes en déroute, c'est-à-dire ceux qu'il identifie comme les successeurs des illuminés du XVIII^e siècle. « Loin de moi », dit-il, « la pensée d'attaquer ceux de leurs successeurs qui souffrent aujourd'hui d'avoir tenté trop follement ou trop tôt la réalisation de leurs rêves » (*ŒC* 2, p. 885). S'il y a la moindre réticence implicite dans cette remarque, elle concerne l'opportunité de l'action qui aurait précipité la chute des illuminés, dont il dévalorise ainsi, non pas les « rêves », mais l'habileté politique – attitude confirmée par le jugement que porte Nerval sur les événements du 13 juin 1849. Pour lui, il vient de se passer « une journée absurde » ; en conséquence, « tout est fini, et, pour longtemps, selon les apparences » (lettre de Nerval à Théophile Gautier du 15 juin 1849, *ŒC* 2, p. 1432). Plus tard, il ajoute :

La pauvre Montagne est rasée, les principaux ont été arrêtés et ils ont été peu brillants. On n'a plus rien à craindre que de la férocité des gens paisibles, lesquels ne tarderont pas à nous ramener d'autres dangers.²⁸

Mais, si la journée qui vit se dérouler cette « révolution manquée » a été « absurde », c'est parce qu'elle a entraîné l'exil de ceux parmi lesquels il comptait des amis²⁹ ; elle a marqué la fin de leurs espoirs, qui étaient aussi les siens ; et, surtout, cette action, peu brillante, inutile, loin de hâter la réalisation de l'idéal, a créé une situation politique plus dangereuse encore. En d'autres mots, une action inopportune a tué le rêve ; le socialisme

et ses défenseurs ont été brisés au contact de la politique. Nous voilà très proches des thèses que Nerval développe dans *Léo Burckart*, drame politique de 1838 dans lequel le grand penseur progressiste qu'est Léo échoue lamentablement à traduire ses idéaux en action, et où l'échec sanctionne un manque d'adresse politique plutôt qu'un vice de pensée.

Dans le contexte des années 1830, comme dans celui des années 1850, cette valorisation de la science sociale par rapport à l'action politique correspond à la sensibilité d'un grand nombre d'adeptes du socialisme. Considérant lui-même, défenseur énergique de la cause républicaine en 1848 et 1849, s'y rallia assez tard.³⁰ En fait, le choix entre l'engagement politique et le développement de la théorie fut particulièrement douloureux pour ses camarades sociétaires, qui avaient appris, par la théorie de l'Unité Universelle élaborée par Fourier, à « confondre dans une même répugnance tous les régimes politiques et sociaux ». ³¹ Allyre Bureau, au plus fort de la lutte pour la République, continuait d'exprimer ce dédain de la politique, en même temps que son amour du socialisme.³² Cette façon de prendre ses distances, nullement synonyme d'indifférence, le rapproche donc de son ami Nerval, chez qui la même opposition entre politique et socialisme, accompagnée du même refus d'abandonner l'idée sociale, se manifeste dans les moments de crise politique. Le fait que Nerval lui-même était conscient de ce dilemme se voit non seulement dans l'opposition qu'il entretient entre politique et socialisme ou dans la différence qu'il établit entre « faire » de la politique (notion qu'il rejette)³³ et « s'occuper » de politique (notion qu'il revendique),³⁴ mais aussi dans la confrontation des remarques qu'il consacre à Fourier dans *Les Illuminés* et des notes qu'il a laissées sur Considérant dans « Les Prophètes rouges ». Dans son portrait de Restif de la Bretonne, il explique le divorce entre le politique et le social chez les penseurs avancés, tels Fourier et Saint-Simon, qui restaient « entièrement indifférents à la forme politique de l'Etat » (*CEC 2*, p. 1058). Aussi Fourier, selon Nerval, n'était-il pas « rouge ». D'un autre côté, Considérant, « l'Omar de cet autre Mohamet », « ne pouvait se dispenser de changer de couleur » (*CEC 1*, p. 1273). D'autres circonstances, d'autres priorités. Le ton de Nerval n'est nullement critique – en fait, il n'accuse pas Considérant d'avoir trahi ainsi l'œuvre du maître. Les théories de l'un, expliquées par l'autre, remontent « particulièrement aux idées des philosophes panthéistes de la révolution française » (loc. cit.). C'est donc la référence fouriériste qui met en évidence ce lien entre l'illuminisme et le socialisme qui constitue la thèse centrale des *Illuminés* ; mais elle souligne aussi cette tension entre la réflexion et l'action qui

marque, pour les socialistes, le combat idéologique du dix-neuvième siècle et qui se trouve également au cœur des préoccupations nervaliennes.

La référence fouriériste est, en effet, capitale dans *Les Illuminés*. Par exemple, Nerval puise dans cette doctrine des expressions³⁵ qui prouvent ce que le poète a déjà déclaré dans « Les Dieux inconnus » – à savoir qu'il connaît les idées de Fourier « depuis longtemps » (*CEC 1*, p. 927), déclaration que confirme son article intitulé « Le Bœuf gras » (*CEC 1*, pp. 900-902) – où le poète exprime son approbation de certains éléments de la doctrine sociétaire et reproche aux disciples de Fourier de s'y être montrés infidèles ! Cependant, l'on sait aussi que dans *Les Illuminés* il est question de Fourier d'une manière plus essentielle. La publication de cet ouvrage suit la période où les théories du phalanstérien sont vivement contestées par Pierre Leroux, qui, dans une série d'articles, met en cause l'originalité de Fourier, en l'accusant, entre autres, d'avoir plagié Restif de la Bretonne.³⁶ *Les Illuminés* portent les traces de cette polémique entre socialistes, mais, en analyste très averti de ce milieu, Nerval se borne à constater sans hargne la possibilité d'« emprunts » pratiqués par Fourier (*CEC 2*, p. 955), tout en se servant des thèmes du débat pour renforcer l'argument central de son livre – qui porte sur « la nouveauté rétrospective » des théories socialistes contemporaines (*CEC 2*, p. 1158). Dans « Les Confidences de Nicolas », où il dresse le portrait de Restif et dont la publication commence peu après la parution du dernier article de Leroux,³⁷ Nerval fait plusieurs allusions à l'œuvre de Fourier, qu'il semble avoir lue avec une plus grande attention que Leroux.³⁸ Même si Nerval accepte la notion d'« emprunts », il emploie quand même la terminologie de Fourier pour expliquer un aspect de la pensée de Restif, par exemple en se servant du terme fouriériste « papillonne » pour évoquer les prémonitions des analyses de Fourier chez Restif (*CEC 2*, p. 1045). La parenté de vues qui est mise en évidence – dans les deux sens – dépasse donc les termes du débat lancé par Leroux. Nerval précède ainsi dans cette voie les commentateurs modernes qui ont intégré Fourier, malgré ses protestations, dans une tradition intellectuelle et philosophique. E. Lehouk (op. cit., p. 202) résume les opinions sur cette question et conclut lui-même, après avoir noté des points de ressemblance entre Fourier et ses prédécesseurs, que Fourier n'en méritait pas moins le statut de précurseur – surtout dans le domaine littéraire. En tout cas, la figure de Fourier apparaît comme incontournable dans les débats idéologiques du jour, débats dont Nerval reste le commentateur lucide, tout en se montrant bien renseigné sur les théories de l'École sociétaire, la plus importante des groupes socialistes des années 1840.

Or, si Nerval fait une grande place aux fouriéristes dans les écrits où il s'engage dans le combat idéologique, ce sont plutôt ses œuvres d'imagination qui apportent le témoignage le plus saisissant du rapprochement de sa pensée et de celle des journalistes militants de l'École qui fréquentaient les mêmes lieux que lui. Il s'agit surtout de certaines formules employées par le poète dans *Les Chimères*, formules dont la cohérence idéologique s'impose clairement au lecteur attentif des écrits phalanstériens des années 1840. Sans vouloir limiter la portée de cette poésie riche, dense et profondément personnelle par le recours à la seule lecture fouriériste, ni constater chez le poète un désir conscient de reproduire un discours militant, il faut dire que ce recueil était aussi de son époque, et que ses accents, son vocabulaire et ses structures ne vont pas sans rappeler les œuvres de poètes fouriéristes engagés, tels Banville et Leconte de Lisle, qui traitaient, comme Nerval dans *Les Chimères*, du cycle des civilisations, tout en signalant le passage du chaos à l'harmonie universelle. Malgré le commentaire bien troublant d'un contemporain³⁹, il serait difficile de déceler chez Nerval un dessein militant du même ordre. Néanmoins, les conditions sont réunies pour que l'écrivain qui fut l'ami de Weill, de Bureau et de Tessié du Motay puisse reproduire, consciemment ou non, des éléments du discours fouriériste ou partager leur vision du monde, comme le démontrent trois poèmes auxquels l'interprétation idéologique fournit une autre dimension que celle habituellement proférée par la critique.

« Horus » (*ŒC* 3, p. 646), qui est le troisième sonnet dans un ensemble où l'on voit passer en revue une succession de croyances tour à tour détruites, décrit le moment où se disloque la civilisation égyptienne. C'est la déesse Isis qui y représente l'espoir de l'avenir.⁴⁰ Malgré le présent plein de menaces qui l'oblige à s'enfuir, la promesse de son retour est scellée par un glorieux arc-en-ciel. Si l'on peut déjà voir dans la description du présent les « mille caractères odieux » de la Civilisation – et notamment « les frimas » qui font partie de l'analyse fouriériste⁴¹ et qui figurent dans les textes du grand vulgarisateur de la théorie de l'analogie passionnelle, Alphonse Toussenel⁴² – c'est dans le premier vers du premier tercet que se trouve une formule particulièrement concluante. La déesse, qui donne les raisons de son départ, déclare :

L'aigle a déjà passé, l'esprit nouveau m'appelle.

C'est ce vers qui établit un contexte historique précis, non pas par l'allusion à l'aigle, mais surtout par la mention de « l'esprit nouveau », véritable leitmotiv chez Considerant et son école,⁴³ et qui signifie l'essence même de la doctrine fouriériste, le sentiment unitaire et harmonien, « l'alliance de

la Raison et de la Foi », ⁴⁴ « l'esprit généreux de la Philosophie et de l'Evangile ». ⁴⁵ Tous ceux qui sont pénétrés de cet esprit, selon Considerant, sont des adeptes du fouriérisme. Dans *Le Socialisme devant le vieux monde* de 1849, nous trouvons la déclaration : « L'Esprit nouveau vous domptera en vous éclairant, et vous deviendrez ses Apôtres ». ⁴⁶ D'autre part, ce même texte de Considerant fait allusion au « volcan » rouvert en 1848 et à Napoléon III, « l'aigle vivant ». ⁴⁷ Nerval, qui montre la déesse en fuite devant « le dieu des volcans », semble rappeler dans les mêmes termes que le fouriériste les graves événements du présent, cette « époque volcanique », ⁴⁸ ainsi que le besoin de se rallier à la cause progressiste afin de restaurer l'harmonie. ⁴⁹

Un autre fait important vient appuyer cette thèse. Nous savons qu'il existe une version antérieure de ce poème, qui date de 1841. Dans cette première version, nous lisons :

L'aigle a déjà passé, Napoléon m'appelle.

Or, cette version se situe clairement dans un contexte historique antérieur, lequel démontre l'espoir du jeune libéral en une autre force providentielle, le grand Napoléon. Les deux versions sont donc rigoureusement parallèles, chacune révélant l'espoir de son époque. Dans un commentaire de Jean-Luc Steinmetz sur *Les Chimères* (*CEC* 3, p. 1280), nous lisons que la version définitive du poème, à la différence de la première, « se situe hors de l'Histoire, dans le monde supranaturel des mythes ». Or, il est clair que les *deux* versions font appel à la réalité contemporaine pour expliquer à la fois la révolte et l'espoir du narrateur aux prises avec un présent accablant, qu'il s'agisse des lendemains de 1830 ou de 1848. Selon Paul Bénichou, qui voit dans la substitution de « l'esprit nouveau » à l'allusion napoléonienne la confirmation du « caractère humanitaire et régénérateur du sonnet », il s'agit aussi d'un contexte idéologique et non pas exclusivement mythique (P. Bénichou, op. cit., p. 319). Aussi, au lieu d'évincer l'Histoire de la version définitive du poème, Nerval ne fait-il que renforcer sa présence, en insérant son message d'espoir dans un discours que ne renieraient pas ses amis fouriéristes.

Le poème suivant, « Antéros », poème de la rage et de la rébellion, où le protagoniste cherche à se libérer d'un ordre patriarcal et tyrannique, met en scène les luttes des peuples de l'antiquité contre Jéhovah, le dieu usurpateur (*CEC* 3, p. 647). Or, la même situation conflictuelle et les mêmes références se retrouvent chez Considerant, qui compare les luttes sanglantes du monde ancien aux combats politiques de son temps. Situait son discours dans le même univers que celui dépeint dans « Antéros », et

associant les mêmes personnages (Antée), peuples (les Philistins, les Hébreux), lieux (le Cocyte), Considerant compare le combat contre le tyran aux efforts qu'il faut déployer pour imposer le socialisme aux vainqueurs actuels. Pour lui, c'est Antée qui symbolise le plus clairement la capacité de remporter la victoire ultime contre les forces du désordre. Antée, l'esprit même du socialisme, est indomptable car « dès que vous l'avez mis à terre, la terre sa mère lui rend des forces ».⁵⁰ Le protagoniste d'« Antéros », « issu de la race d'Antée », représente ce même esprit indomptable, prêt à défendre l'humanité souffrante et à lutter contre toutes les forces qui l'oppriment. Le recours du poète au symbolisme qui marque aussi le discours de combat d'un socialiste contemporain jette une autre lumière sur le désir d'émancipation que Nerval continue d'évoquer en 1854 lorsqu'il publie son poème pour la première fois.⁵¹

Dans « Le Christ aux Oliviers » (CEC 3, pp. 648-651), où Nerval dépeint l'agonie du Christ dans un monde agonisant, il exprime cette même sympathie pour les opprimés, cette fois par le recours à un terme qui, dans son acception fouriériste, englobe toutes les victimes du mépris des civilisés – utopistes, prophètes, poètes. Jésus est décrit par Nerval ainsi :

C'était bien lui, ce fou, cet insensé sublime...
 Cet Icare oublié qui remontait les cieux,
 Ce Phaéton perdu sous la foudre des dieux,
 Ce bel Atys meurtri que Cybèle ranime !

Le fou, selon Considerant et les siens, est synonyme de l'utopiste dont le message d'espoir est reçu avec hostilité par la foule perverse et ignorante. Fourier lui-même est « ce pauvre fou si dédaigné d'abord, tant bafoué plus tard ».⁵² L'allusion aux *Fous* de Béranger est rendue explicite par d'autres textes de Considerant et ses disciples, dans lesquels les vers glorifiant Fourier, héros de l'humanité, sont cités avec enthousiasme.⁵³ Nerval, grand admirateur de Béranger, établit lui aussi une liste des bienfaiteurs de l'homme, héros prométhéens, dont le Christ fait partie, voués à la vindicte des dieux et traités de fous pour avoir voulu libérer l'humanité du Mal. La version fouriériste de ce Christ humanitaire – l'ancêtre de Fourier – se rencontre souvent dans les publications de l'Ecole des années 1840, période de la première publication du « Christ aux Oliviers ». On la note non seulement dans les écrits de Jean Journet,⁵⁴ mais aussi dans les écrits de Weill, l'ami de Nerval – par exemple, dans un compte rendu du poème *Prométhée délivré* que ce militant publie dans *La Démocratie pacifique*.⁵⁵ La même année, dans ce journal fouriériste, un texte de Toussenel fait le

rapprochement entre « Icare » et « fou » dans une description des imperfections des « civilisés » de l'époque. Selon lui,

Ce nom glorieux d'Icare, au lieu d'en avoir fait l'objet de leur reconnaissance et de leur admiration, au lieu d'avoir baptisé de ce nom le courage de génie, du génie victime de son amour du progrès, ils en ont fait le synonyme d'orgueilleux et de fou.⁵⁶

Les fous des fouriéristes – Icare, Jésus, Prométhée et Fourier – sont donc les frères des fous nervaliens, à la fois élus et victimes. Mot clef de l'analyse fouriériste, ce terme s'emploie aussi d'une manière ironique, pour faire ressortir les qualités supérieures de celui qui est traité de fou. Il désigne ainsi les hommes du progrès – ce qui n'est peut-être pas fait pour déplaire à Considérant, qualifié lui aussi de « fou » et d'« illuminé » par Proudhon.⁵⁷ Mais, manié avec ironie, ce mot est à mettre en rapport avec l'emploi fouriériste de « chimères », synonyme du rêve du bonheur, de l'utopie fouriériste.⁵⁸ *Les Chimères* de Nerval, qui passent en revue les étapes d'oppression et d'émancipation de l'humanité, et qui se terminent par l'évocation dans « Vers dorés » de l'harmonie universelle, relèvent des mêmes visions, des mêmes critiques, des mêmes espoirs que ceux qui caractérisent les écrits fouriéristes sous la monarchie de Juillet et la République. Poèmes de la folie ou visions supranaturalistes, certes, mais la poésie neuve et déroutante des *Chimères* est aussi le produit de ce qu'on traitait à l'époque de folie collective. Néanmoins, en tant que reflet de ces utopies-là, *Les Chimères* offrent l'une des représentations les plus cohérentes du dilemme de l'artiste progressiste étouffé par le climat politique et intellectuel de son temps et pour qui le seul horizon possible, même en 1854, reste les chimères partagées autrefois avec ses camarades sociétaires.

D'ailleurs, si le langage poétique de Nerval révèle l'attachement, jusque dans les dernières années de sa vie, à une vision du monde qui ressemble à celle du fouriérisme, il donne aussi la clef de l'évolution politique de cet homme secret. Il expliquerait, entre autres, l'indifférence au système monarchique, sous Louis-Philippe, de cet ancien libéral, comme il expliquerait son ralliement à la cause socialiste en 1848 sans recours à la notion d'inconséquence idéologique.⁵⁹ Nerval proche des fouriéristes, c'est l'explication d'une croyance tenace en l'émancipation humaine, c'est l'explication de la façon dont il « s'occupait » de politique et de socialisme, et c'est, surtout, l'explication logique de toutes ses révoltes et de tous ses ralliements.

Ainsi l'identité du poète et la cohérence idéologique de l'œuvre sont-elles éclairées par le rapprochement entre les écrits phalanstériens et les grands textes de Nerval – lecture qui met en relief, non pas l'asservissement intellectuel, puisqu'il s'agit d'une âme sœur ayant su partager une vision collective, tout en élaborant une œuvre intensément personnelle, mais le rôle capital et encore méconnu que jouait dans la vie culturelle de son temps l'École sociétaire. Les disciples de Fourier constataient souvent que les artistes et les savants étaient largement acquis à leur cause,⁶⁰ mais c'est Jean Journet, poète, apôtre et fou,⁶¹ qui indique avec précision par qui la doctrine sera transmise : « Deux ordres de découvertes signaleront, à tout jamais, le nom de Fourier à la reconnaissance des hommes, ce sont les travaux du savant et ceux du poète ».⁶²

Jean Fornasiero

Université d'Adelaide (Australie)

Notes

1. Jacques Dhaenens, *Le Destin d'Orphée : « El Desdichado » de Gérard de Nerval*, Paris, Minard, 1972, p. 145.
2. Bien que cette formule soit de Raymond Jean (*Lectures du désir*, Paris, Seuil, 1977, p. 45), elle ne résume pas sa propre contribution au débat sur les opinions de Nerval. Ce critique n'est pas de ceux qui se sont désintéressés de la question politique chez le poète, ayant plusieurs fois évoqué le problème des « liens de Nerval avec l'histoire » (*Manuel d'Histoire littéraire de la France*, Paris, Editions sociales, 1973, t. IV (2), p. 324), et ayant conclu à la fidélité de Nerval aux idées libérales de sa jeunesse (*Lectures du désir*, p. 45). – Susan Dunn, de son côté, constate que la somme de ce que nous savons des attitudes politiques de Nerval « ne suggère point une idéologie conséquente » (*Nerval et le roman historique*, Paris, Archives des Lettres Modernes, 193, 1981, p. 55). Champfleury avait déjà suggéré, du vivant du poète, qu'il était trop fantaisiste pour avoir des convictions fermes ou pour être pleinement conscient des dures réalités politiques et sociales, remarque qui lui valut le démenti formel de son ami, blessé à vif par des jugements qui, selon lui, portaient atteinte à sa réputation et à son honneur. Voir G. de Nerval, Lettre au rédacteur en chef du *Messenger des Théâtres et des Arts*, 4, 5 ou 6 mai 1849, dans *Œuvres complètes* (éd. J. Guillaume et Cl. Pichois), Paris, Bibliothèque de la Pléiade, t. 1, 1989, pp. 1429-1430. Toute citation de l'œuvre nervalienne renvoie à cette édition, qui sera désignée par l'abréviation *ŒC*, suivie par le numéro du tome en question (1 : tome premier, 1989 ; 2 : tome deux, 1984 ; 3 : tome trois, 1993).
3. La lecture contextuelle était fortement recommandée par Léon Cellier, qui conclut, après avoir constaté « l'unité de la vie et de l'œuvre » du poète, que « le travail historique le plus urgent est de replacer Nerval dans son temps » (*Où en sont les recherches sur Gérard de Nerval ?* Paris, Minard, 1957, p. 13).

Signalons aussi l'étude de Jean Gaulmier, parue en 1956, où s'annoncent les grandes préoccupations de la critique actuelle, surtout celles concernant le contexte idéologique (*Gérard de Nerval et les « Filles du Feu »*, Paris, Nizet, 1956).

Paul Bénichou (*L'Ecole du désenchantement*, Paris, Gallimard, 1992, p. 271) signale les passages du *Marquis de Fayolle* (1849) et des *Faux Sauniers* (1850) dans lesquels Nerval s'exprime sur l'actualité et laisse paraître « son intime fidélité au côté gauche de l'opinion ».

4. Il faut rendre hommage au travail d'érudition accompli par l'équipe, qui, sous la direction de Jean Guillaume et de Claude Pichois, prépara la nouvelle édition des œuvres complètes (voir la note 2), édition qui facilite la lecture chronologique de l'ensemble. Il est vrai que le renouvellement des études nervaliennes s'était déjà amorcé au cours des années 80, notamment dans les ouvrages de Ross Chambers (*Mélancolie et opposition. Les débuts du modernisme en France*, Paris, José Corti, 1987) et de Gabrielle Chamarat-Malandain (*Nerval et l'incendie du théâtre. Identité et littérature dans l'œuvre en prose de Gérard de Nerval*, Paris, José Corti, 1986) et qu'il s'était poursuivi au début des années 90 dans les études de Paul Bénichou (*L'Ecole du désenchantement*, op. cit.) et de Michel Carle (*Du citoyen à l'artiste. Gérard de Nerval et ses premiers écrits*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1992). Mais, après la parution du dernier tome de la nouvelle Pléiade, ce mouvement s'accéléra et alla s'amplifiant jusqu'à la fin de la décennie. 1997 vit la parution de nombreux ouvrages, dont ceux de Gabrielle Chamarat-Malandain (*Nerval, réalisme et invention*, Orléans, Paradigme, 1997), de Michel Brix (*Les Déesses absentes. Vérité et simulacre dans l'œuvre de Gérard de Nerval*, Paris, Klincksieck, 1997), de Frank Paul Bowman (*Gérard de Nerval. La conquête de soi par l'écriture*, Orléans, Paradigme, 1997), de Françoise Sylvos (*Nerval ou l'anti-monde. Discours et figures de l'utopie*, Paris, L'Harmattan, 1997) et de Jacques Bony (*L'Esthétique de Nerval*, Paris, SEDES, 1997), pour ne citer que ceux qui contribuent le plus largement au débat sur la question idéologique chez Nerval. Il est entendu que ces ouvrages contribuent de façon importante à bien d'autres sujets, mais qu'ils traitent aussi d'une manière ou d'une autre des liens entre l'œuvre nervalienne et l'histoire. – Michel Brix, *Les Déesses absentes*, op. cit., p. 15, est l'un de ceux qui ont le plus fortement combattu l'image stéréotypée du poète. Voir aussi la biographie de Nerval écrite en collaboration avec Claude Pichois (*Gérard de Nerval*, Paris, Fayard, 1995).
5. Citons l'exemple de M. Carle (pp. 170-171) qui s'oppose à la lecture anti-démocratique de « Nobles et valets » proposée par Dietmar Rieger dans « Nerval, poète politique. Ebauche d'une analyse critique de l'idéologie nervalienne », *Cahiers d'Histoire des Littératures romanes*, 2. Jahrgang 1978, Heft 1, pp. 21-38.
6. *Revue d'histoire littéraire de la France*, septembre-octobre 1976, pp. 818-834.

7. Voir Gilbert Rouger, « Gérard de Nerval et Louis-Philippe. *Le Carrousel*, journal de la Cour, de la ville et des départements », *Mercure de France*, 1^{er} mai 1955, pp. 61-72.
8. M. Streiff-Moretti, op. cit., p. 820.
9. C'est cette dernière idée que nous avons développée dans « *Léo Burckart*, drame politique », *Australian Journal of French Studies*, XXIX, 1, 1992, pp. 52-67. Paul Bénichou (op. cit., pp. 263-266) reconnaît aussi que les articles du *Carrousel* ne trahissent nullement les principes de l'ancien bousingot qu'était Nerval et refuse de considérer les démarches de l'écrivain auprès du gouvernement comme un déshonneur.
10. Nous devons cette description de la pensée politique de Nerval à Claude Pichois et à Michel Brix, op. cit., p. 270. Nous ne la tenons nullement pour incompatible avec la pensée des groupes socialistes qui ne prênaient ni la violence ni la révolution comme moyens de résoudre la question sociale. Voir notre article sur *Léo Burckart* cité dans la note 9.
11. Ce témoignage de Georges Bell, républicain notoire et ami fidèle des dernières années du poète, est cité par Jean Richer dans *Nerval par les témoins de sa vie*, Paris, Minard, 1970, p. 32.
12. Ce mot revient surtout sous la plume de Paul Bénichou, qui reconnaît chez Nerval plusieurs articles du « credo humanitaire » de son temps (op. cit., p. 489, mais surtout p. 311, où il définit le sens qu'il y prête). Ross Chambers signale aussi, dans la préface de l'ouvrage de Michel Carle (op. cit., viii), que

les grands textes des dernières années doivent être considérés comme une des plus belles et des plus remarquables réalisations de la pensée socialiste et humanitaire au sens que pouvaient avoir ces termes à l'époque.
13. Nous avons évoqué les allusions fréquentes au fouriérisme dans plusieurs articles que nous avons consacrés à cette question – voir « *Léo Burckart*, drame politique », op. cit. ; « 'La Treizième revient' : la passion 'grandiose et pivotale' de Fourier dans *Les Chimères* de Gérard de Nerval », *Cahiers Charles Fourier*, 7, 1996, pp. 21-36 ; « Nerval et l'impossible 'cité merveilleuse' : entre la bohème parisienne et la symbolique fouriériste » dans J. West-Sooby (éd.), *Images of the City in Nineteenth-Century France*, Mt Nebo, Boombana Publications, 1998, pp. 75-90 ; « Nerval vers 1850 ; éléments d'une biographie politique », *Australian Journal of French Studies*, XXXVI, 3, 1999, pp. 293-305. Mais, en plus de l'histoire critique que nous y avons décrite, histoire où il est souvent question de fouriérisme, il existe des études plus récentes. Voir à ce propos l'article d'Agnès Spiquel (« La Déesse dévoilée », dans José-Luis Diaz (éd.), Gérard de Nerval, *Les Filles du Feu. Aurélia*. « Soleil noir », Paris, SEDES-Romantisme colloques, 1997, p. 110).
14. Nous avons décrit ses amitiés fouriéristes et indiqué d'autres pistes à suivre dans les articles déjà cités dans la note 13.
15. D'une part, l'on revient sur la question des ressemblances entre les préoccupations de Nerval et les idées des fouriéristes (voir l'article d'A. Spiquel cité

- dans la note 13, les ouvrages de Jacques Bony et de Françoise Sylvos cités dans la note 4 ou l'article de Bertrand Marchal, « Les chimères de Nerval » dans André Guyaux (éd.), *Nerval*, actes du colloque de la Sorbonne du 15 novembre 1997, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1997, pp. 117-127) ; d'autre part, l'on éloigne toute possibilité d'un lien privilégié entre Nerval et le fouriérisme (voir Frank Paul Bowman, op. cit.).
16. Citons parmi les précurseurs P.-G. Castex, *'Sylvie' de Gérard de Nerval*, Paris, SEDES, 1970, p. 94 et J. Gaulmier, op. cit., pp. 139-141.
 17. Sans privilégier l'influence du fouriérisme par rapport à Leroux, ou Enfantin, par exemple, Jean Gaulmier suggère que Nerval aurait pu connaître les théories de l'École sociétaire « depuis 1832, date à laquelle Victor Considerant s'est voué avec une activité habilement organisatrice à la propagande des idées de Charles Fourier » (op. cit. pp. 139-140).
 18. Jean Richer, « Notes sur *Aurélia* », *Cahiers du Sud*, XXVIII, n° 292, 1948, pp. 433-435.
 19. Voir les articles cités dans la note 13.
 20. Nous savons, grâce à la thèse de Gabrielle Rey (*Le Fouriériste Allyre Bureau (1810-1859)*, Aix-en-Provence, La Pensée universitaire, 1962), qu'à l'époque du Petit Cénacle Nerval connaissait des fouriéristes, dont Allyre Bureau. Il est intéressant de constater que Philotée O'Neddy, dans sa lettre à Asselineau (Paris, P. Rouquette, 1875), signala aussi la présence de fouriéristes et de saint-simoniens chez les bousingots. Mais on voit dans sa lettre le désir de rectifier le rôle de Pétrus Borel dans cette camaraderie (M. Carle, op. cit., pp. 127-128), sans s'attarder sur l'allusion au socialisme utopique. L'ouvrage de Neil McWilliam, *Dreams of Happiness. Social Art and the French Left*, Princeton, Princeton University Press, 1993, p. 256, évoque pourtant le fouriérisme d'un ami de Nerval qui faisait partie de ce groupe. Le contact de Nerval avec le fouriérisme date donc vraisemblablement des premières années de la monarchie de Juillet. Pour la date du dernier contact connu, nous pouvons être plus précis, car c'est l'ouvrage d'un fouriériste, Eugène Nus, qui la donne en nous apprenant que Nerval fréquentait encore leur milieu en 1853 (*Choses de l'autre monde*, Paris, E. Dentu, s.d., p. 114).
 21. Voir l'article de Bertrand Marchal, op. cit., surtout p. 122.
 22. L'expression est de Ross Chambers, dans sa préface de l'étude de Michel Carle, op. cit., p. viii.
 23. Le rapport entre la composition de ces sonnets et la folie de leur auteur pose aussi la question d'un « langage qui refuse la communication » (J. Bony, Préface, G. de Nerval, *Les Filles du Feu. Les Chimères. Sonnets manuscrits*, Paris, GF-Flammarion, 1994). L'étude de Jean Guillaume insiste sur la nécessité d'ignorer « toute donnée qui distrairait de l'obscurité » des *Chimères* (« Nerval en sa nuit », *Etudes nervaliennes et romantiques*, X, Presses universitaires de Namur, 1993, p. 50). Néanmoins, les liens entre ces poèmes et d'autres ouvrages de Nerval, ainsi que le remaniement des sonnets et leur place dans

l'ensemble, plaident en faveur d'une recherche de sens de la part d'un artiste très conscient de ses moyens. Le rappel, dans ses vers, des idéaux ou des rêves de sa jeunesse, sous forme d'expressions particulières à son cercle, n'est pas non plus à exclure, même dans le cas d'une rédaction plus ou moins dominée par les forces de l'inconscient. Nerval reconnaît dans une lettre à Loubens (*CEC* 3, p. 1488) qu'il y avait une part de lecture aussi dans la composition de ses sonnets. L'emploi d'un vocabulaire qui relève du domaine idéologique n'en acquiert donc qu'une signification plus importante.

24. Pour une discussion du problème de datation des sonnets de Nerval, voir P. Bénichou, op. cit., p. 312, et, du même auteur, *L'Écrivain et ses travaux*, Paris, Corti, 1967, pp. 150-154. Voir aussi la confirmation apportée par J. Guillaume (*CEC* 1, pp. 1760-1764), mais surtout par les déclarations de Nerval lui-même dans les deux lettres précédemment citées : *CEC* 3, pp. 1485-1490.
25. La critique est loin d'être unanime sur l'architecture des *Chimères*. Néanmoins, malgré certaines objections (voir P. Bénichou, op. cit., p. 259), on revient depuis quelque temps à la question de la composition de l'œuvre nervalienne. Par exemple, dans la préface de son édition des *Filles du Feu* (op. cit.), Jacques Bony insiste sur les notions de structure, d'organisation et d'unité gouvernant ce recueil dont *Les Chimères* forment la conclusion.
26. Nerval prétend avoir exercé sa profession de journaliste et d'écrivain en toute indépendance, sans avoir tenté d'épouser la ligne politique des nombreux journaux de toute tendance auxquels il contribuait – *CEC* 2, pp. 1278-1280. Il nie donc avoir fait de la politique dans son œuvre, ce qui ne contredit pas nécessairement sa déclaration de s'être « occupé » de politique, en l'abordant de façon théorique ou en exprimant des opinions qui ne relèvent pas du jeu politicien – rappelons que les convictions socialistes n'impliquent nullement un engagement politique sous la monarchie de Juillet. Il ne nie pas que ses œuvres puissent inconsciemment « [prendre] couleur », mais il estime qu'elles ont toujours été écrites « dans le sens libéral » (ibid., p. 1278). En somme, ces déclarations ne démontrent nullement la mauvaise foi du poète : d'après Paul Bénichou, elles constituent une réponse très vive, mais maladroite, à des accusations blessantes, selon lesquelles il aurait changé de convictions et serait devenu subitement « rouge » sous la République (op. cit., p. 270). – Dans un article de *La Presse* du 29 juin 1845 intitulé « Les Dieux inconnus » (*CEC* 1, pp. 927-930), Nerval évoque le « côté grotesque » des prophètes et illuminés de son temps. Cependant, comme dans *Les Illuminés*, il ne manque pas d'exprimer une certaine sympathie à l'égard d'un phénomène qui garde aussi « son côté sérieux » (ibid., p. 930). Mais il était rare pour un écrivain « sérieux » d'exprimer ouvertement une telle sympathie, car la règle consistait plutôt à accuser illuminés et socialistes de délires et de folles extravagances et l'on risquait de s'exposer au même ridicule en approuvant leurs idées. E. Lehouk explique ainsi le refus des écrivains romantiques de reconnaître l'influence de Fourier. Selon lui, « Tout se passe comme si beaucoup d'écrivains s'étaient

- sentis comme honteux d'avoir été influencés par un tel esprit » (*Fourier aujourd'hui*, Paris, Denoël, 1966, p. 228).
27. Il faut citer, à ce propos, l'ouvrage de Philippe Muray, *Le XIX^e Siècle à travers les âges*, Paris, Denoël, 1984. En développant ses thèses sur les rapports entre le socialisme et l'occultisme, il signale à plusieurs reprises le statut de précurseur des *Illuminés* de Nerval.
28. Lettre à Gautier du 16 juin 1849, *CEC* 2, p. 1433. P. Bénichou (op. cit., p. 274) a signalé, après Raymond Jean (*Lectures du désir*, op. cit., p. 45 et « Gérard de Nerval » dans *Manuel d'histoire littéraire de la France*, op. cit., p. 324) l'importance de cette déclaration, qui révèle si clairement l'attitude de Nerval devant les événements politiques en général et cet incident en particulier.
29. R. Jean, « Gérard de Nerval », op. cit., p. 324, signale la présence, parmi les exilés du 13 juin, de Tessié du Motay, l'ami de Nerval qui figure à deux reprises dans sa correspondance (*CEC* 1, p. 1417, et *CEC* 2, p. 1283). Ce personnage a eu des activités scientifiques et politiques très variées, mais on n'a pas encore reconnu pleinement son appartenance au milieu fouriériste – il est mentionné, entre autres, dans le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier* de Jean Maitron comme secrétaire de l'Assemblée générale des actionnaires de *La Démocratie pacifique*, dans les papiers d'Allyre Bureau (voir la thèse de G. Rey, op. cit., pp. 18, 23) et dans la dédicace de *L'Esprit des bêtes* d'Alphonse Toussenel. L'ensemble de ces références, joint aux portraits dans les *Souvenirs littéraires* de Maxime du Camp (Paris, Aubier, 1994, pp. 428-429) et la correspondance de Proudhon (Genève, Slatkine, 1971, t. VII, pp. 353-355), établit l'identité de cet homme qui, originaire de Cholet, fut poète à ses heures, et ami de Heine, inventeur, auteur de nombreux traités et brevets, et socialiste, candidat de l'Union ouvrière et agricole de Maine-et-Loire aux élections de 1848, exilé en 1849. L'on retrouve sa trace dans les archives de l'Ecole sociétaire (Archives Nationales, Fonds Fourier et Considerant, 10AS). Il n'est donc pas indifférent que ce militant soit resté le correspondant de Nerval au cours de son exil (comme l'indique la date probable de 1850 de la lettre que Nerval lui adresse, *CEC* 2, p. 1283). Cette amitié offre une explication convaincante de la sympathie qu'exprime Nerval, dans *Les Illuminés* et dans sa correspondance, envers les socialistes vaincus.
30. Dans un texte réimprimé en 1847, Considerant continue d'exprimer son indifférence envers la République, ainsi que sa lassitude à l'égard des « grandes aventures politiques » (*Principes du socialisme*, Osnabrück, Otto Zeller, 1978, réimpression de l'édition de Paris, 1847), opinions qui lui seront vivement reprochées lors de février 1848 par les républicains de longue date.
31. G. Rey, op. cit., p. 101.
32. G. Rey, op. cit., p. 193, cite un article de Bureau paru dans *La Démocratie pacifique* du 2 avril 1848. Rappelons aussi que celui qui montrait sa méfiance de la politique s'était porté candidat aux élections de 1848.
33. Voir la lettre de Nerval citée dans la note 26.

34. Voir la lettre de Nerval du 4 ou 5 ou 6 mai 1849.
35. Le lecteur ne peut qu'être frappé par la forte présence du vocabulaire fouriériste dans « Quintus Aucler », texte dans lequel on trouve, à part les notions générales qui relèvent des traditions illuministes – harmonie, régénération etc. – des références aux « séries ».
36. Il s'agit des « Lettres sur le fouriérisme » et d'autres textes relevant du même débat que Leroux publia dans *La Revue sociale* entre 1845 et 1850.
37. Monique Streiff-Moretti, dans *Le Rousseau de Gérard de Nerval, mythe, légende, idéologie*, Bologna, Patron, 1976, p. 248, a noté l'importance de ce détail.
38. E. Lehouk, qui consacre des pages à Leroux et à sa théorie du plagiat (op. cit., pp. 165-167), donne raison aux disciples de Fourier qui accusaient Leroux de ne pas avoir lu Fourier et d'avoir donc lancé des arguments injustes et injustifiables.
39. B. Juden, « Nerval et la crise du panthéisme », *Cahier de l'Herne*, n° 27, 1980, p. 276, note le témoignage où H. de Lourdoueix, dans « Le Fouriérisme devant le siècle », *Annales de philosophie chrétienne*, n° 93, septembre 1847, p. 181, énumère ainsi les principaux interprètes de la doctrine phalanstérienne :
- Outre MM. Considerant et Hennequin (...), le Fouriérisme compte parmi ses plus brillants défenseurs MM. Cantagrel, Doherti, Pellarin, Alex. Weill, Bénézu, de Nerval, Laverdant etc.
40. Isis est le sujet d'un article que Nerval a publié dans l'organe de la doctrine fouriériste, *La Phalange*, en 1845. La déesse représentait pour ce groupe les mêmes espoirs de régénération et d'harmonie que pour Nerval – dans son article, comme dans ce poème. Il faut se rappeler aussi, à ce sujet, la formule célèbre de Proudhon, qui voit en Isis « l'épouse outragée du peuple de Février » (*La Voix du peuple*, 1^{er} octobre 1849). A. Spiquel, op. cit., p. 110, a raison aussi de signaler les rapports entre l'article nervalien et « Le Voile d'Isis » de Leconte de Lisle paru peu après dans *La Phalange*.
41. Selon Fourier, « la détérioration des climats va de niveau avec la dépravation des sociétés » (*Théorie de l'Unité universelle*, vol. 2, p. 103, dans les *Œuvres complètes*, t. 3, Paris, Librairie sociétaire, 1841-1845) et il cite souvent, pour illustrer ce principe, les catastrophes (volcans, tremblements de terre) ou les rigueurs de l'hiver en Civilisation. Considerant estime que la société de son temps « s'arrête sur un volcan et y croupit en engendrant mille caractères odieux » (*Destinée sociale*, Paris, chez les libraires du Palais Royal, t. 1, 1834, p. 220).
42. A. Toussenel, *L'Esprit des bêtes*, Paris, Librairie sociétaire, 1847, p. 29.
43. P. Bénichou considère, avec raison, que cette expression appartient au langage « humanitaire » de l'époque (op. cit., p. 319), mais, en fait, elle relève tout particulièrement de la terminologie de l'École et constitue l'une des notices du *Dictionnaire de sociologie phalanstérienne* d'Edouard Silberling (Genève, Slatkine, 1984, qui reproduit l'édition de 1911). Considerant développe lon-

- guement cet article clef de la doctrine dans le deuxième tome de *Destinée sociale* en 1838, et il y revient constamment jusqu'à la fin de sa vie (par exemple dans des articles de *La Démocratie pacifique* du 5 août 1845 ou du 23 octobre 1848). Voir aussi l'article du 25 août 1850 sur « l'esprit nouveau ».
44. V. Considerant, *Destinée sociale*, op. cit., t. 2, p. LXXXII.
 45. V. Considerant, *Le Socialisme devant le vieux monde*, Paris, Librairie phalans-térienne, 1849, p. 217.
 46. Ibid., p. 30.
 47. Ibid., pp. 20, 191.
 48. Selon le poète fouriériste, Eugène Nus, et François Fertault, *Le Dix-neuvième siècle. Satires*, Paris, A. Royer, 1840, p. 48.
 49. Les deux versions du poème, celle de 1841 et la dernière, qui parut dans *Les Chimères* en 1854, donnent la même analyse du présent, ce qui cadre bien avec les thèses fouriéristes qui n'ont guère varié, qu'il s'agisse des causes et conséquences de la révolution de 1830 ou de celles de la révolution de 1848.
 50. V. Considerant, *Le Socialisme devant le vieux monde*, op. cit., p. 132.
 51. Nous savons désormais que, même si « Antéros » a été publié pour la première fois dans *Les Chimères*, sa composition est liée à la crise de 1841 (lettre de Nerval à Loubens, déjà citée, *EC* 3, p. 1489), mais ce fait ne change en rien notre thèse d'une ressemblance entre le langage et la pensée nervaliens et le discours fouriériste sous la monarchie de Juillet et jusqu'à la mort de Nerval en 1855. Nous ne postulons pas du tout la lecture et la reconstitution par Nerval de textes fouriéristes particuliers, mais plutôt la connaissance intime des thèmes et expressions développés et repris, voire martelés, dans de nombreux articles et ouvrages publiés par Considerant et ses disciples au cours d'une longue période.
 52. V. Considerant, *Le Socialisme devant le vieux monde*, op. cit., p. 154. Il faut aussi se rappeler à ce propos l'œuvre que Cantagrel consacre en 1845 à l'explication de la doctrine phalans-térienne par un disciple – *Le Fou du Palais Royal*. Le fait que les fouriéristes en particulier étaient sujets à ce genre de ridicule se voit dans un témoignage contemporain qui montre aussi à quel point les termes « fou » et « utopiste » pouvaient être synonymes : « Le maître avait toute sa vie été traité de fou ; les disciples, à leur tour, furent considérés comme des utopistes » (Pascal Rhaye, *Les Condamnés de Versailles*, Paris, chez l'éditeur, 38 rue du faubourg Montmartre, 1850, p. 42).
 53. Par exemple, Considerant cite « Les Fous » de Béranger dans le deuxième tome de *Destinée sociale*, op. cit., p. 167, comme dans un discours reproduit dans *La Phalange* du 9 avril 1843, tandis que Cantagrel cite les vers concernant Fourier en épigraphe du *Fou du Palais Royal*. D'ailleurs, ce n'est pas le seul exemple qui montre que Nerval et l'École avaient les mêmes références littéraires – Jean-Paul, qui est cité en épigraphe du « Christ aux Oliviers », est cité abondamment dans le tome 3 de *Destinée sociale* de Considerant, texte paru aussi en 1844.

54. Dans *Cris et soupirs* (Bruxelles-Paris, Librairie belge-française-Librairie sociale, 1840-1841), Journet évoque le Christ qui doute (1^{ère} série, p. 30), mais aussi son martyr, qu'il compare à celui de Socrate, Galilée et Colomb (2^e série, p. 31). Dans le même ordre d'idées, il cite aussi Icare (4^e série, p. 11).
55. A. Weill, « *Prométhée délivré*, poème par M. de Senneville », *La Démocratie pacifique*, 27 décembre 1845. Dans le texte de ce poème, très apprécié du critique fouriériste, on notera également des conceptions et un vocabulaire qui rappellent « Le Christ aux Oliviers » de Nerval.
56. A. Toussenel, *La Démocratie pacifique*, 29 juillet 1845.
57. Cité par Maurice Dommanget dans *Victor Considerant*, Paris, Editions sociales, 1929, p. 170.
58. Voir, sur l'emploi du terme « chimère » par les fouriéristes, notre article sur « Artémis ». Dans le *Dictionnaire de sociologie phalanstérienne*, op. cit., l'on remarque, dans l'article « Chimère », l'aveu de Fourier que la théorie sociétaire est considérée comme « une belle chimère » en Civilisation, comme le sont la démocratie ou le bonheur.
59. Charles Fauvety, l'ami de Tessié du Motay, qui rédigea avec lui une brochure en faveur d'une Ligue nationale pour l'abolition des impôts en 1849, constate, cette même année, que les socialistes du jour sont ceux mêmes qui, « il y a vingt ans, [...] s'appelaient libéraux » (*Programme politique*, Paris, chez M. Braux, 1849, p. 33).
60. F. Cantagrel, *Le Fou du Palais-Royal*, op. cit., p. 99.
61. Selon sa propre description (voir *Cris et soupirs*, op. cit., 1^{ère} série, p. 27), mais remarquons aussi qu'il a été enfermé à Bicêtre pour son œuvre d'apôtre, expérience qu'il a décrite dans ce même ouvrage.
62. *Ibid.*, 4^e série, p. 5.

Résumé

Depuis plus d'une quinzaine d'années, la critique nervalienne se réinvente en rejetant une partie importante de la légende qui entourait le poète des *Chimères*. Ce grand travail de restauration se poursuit encore, surtout dans le domaine de la politique. Pour certains, la pensée nervalienne s'inscrit dans le grand courant du socialisme utopique ; pour d'autres les signes sont moins clairs. La nécessité s'impose alors de situer cette pensée avec précision. C'est en cherchant du côté du groupe où Nerval comptait de nombreux amis – l'Ecole Sociétaire des disciples de Charles Fourier – que l'on identifiera la forme du discours politique et socialiste qui marque *Les Illuminés* et *Les Chimères*.